

Jean Luc Grzeskowiak, la mémoire des murs

Les photographies de Jean Luc Grzeskowiak s'inscrivent dans une lignée artistique peu orthodoxe. Décidément les affiches déchirées font toute une histoire, l'histoire des murs de villes !

On se souvient du dadaïste allemand Johannes Baader (1874-1955). Outre le fait qu'il a été un architecte de valeur, une réincarnation de Jésus-Christ, au moins dans son esprit, il a aussi été un arracheur d'affiche de choc, le premier peut-être. Il rapportait chez lui des véritables pans de murs et des colonnes d'affiches dans le but de faire un journal. Je pense aussi au surréaliste Léo Malet (1909-1996). Il est auteur de romans noirs comme le « 120 rue de la gare » illustrés par Tardi. Lui aussi encourage la pratique du décollage mettant la peinture au défi. Dans les années 30, le hongrois Brassai photographie les graffitis anonymes pour leur aspect spontané et poétique. Mais il faut attendre 1949 quand Raymond Hains et Jaques Villèglé arrachent leur premiers affiches et s'imposent comme les pères de l'affiche lacérée en France. Ils introduisent un genre artistique à part, l'affiche déchirée exposé en tant que tableau dans une galerie, un musée, une biennale. Si l'art est une discipline secrète qui s'adresse avant tout aux initiés, ce court historique me semble nécessaire pour mieux regarder les images de Jean Luc Guzeskowiak qui lui aussi se passionne pour la mémoire des murs. Les murs de Paris, de New York, de Venise. Ce jeune photographe en fait tout un autre usage. Contrairement à Raymond Hains qui aime la partie lisse de l'affiche, Grzeskowiak dans ses photographie retient la partie rugueuse. Ses clichés se distinguent par un côté poreux, plus propre à la peinture qu'à la photographie. On se croirait en visite dans la caverne de Platon. Sur les parois de cette grotte archétypale et célèbre, le philosophe grec pensait voir des reflets étranges qu'il a appelé l'apparence de la réalité. Il conseille ses disciples de ne pas s'y fier. Pour lui, la véritable réalité n'est accessible qu'avec les yeux de l'esprit.

Mais oui, elle fascine encore cette Apparence. Elle se montre en tant que signe, confusion, fragment, rebus donc mystère. La déchirure anonyme d'une affiche ou d'un mur saigne, sème la pagaille, a raison sur la cohérence d'un édifice entier. Quel serait cet édifice sans le drame de l'entaille ? semble se demander Jean Luc Grzeskowiak qui se penche sur des fragments « échantillons sortis de leur support et de leur contexte, images oubliées du regard » écrit-il. Cette manie du détail insignifiant mais véhiculant l'image d'une beauté fragile, prête à s'effiloche, nous « murmure » quelque chose à l'oreille et montre quelque chose à notre œil. Quoi au juste ? Je ne sais pas. Je soupçonne l'intuition de l'artiste d'avoir besoin non pas des certitudes mais d'une consolation incantatoire.

Ileana Cornea